

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 31

Artikel: Que les temps sont changés !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203550>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

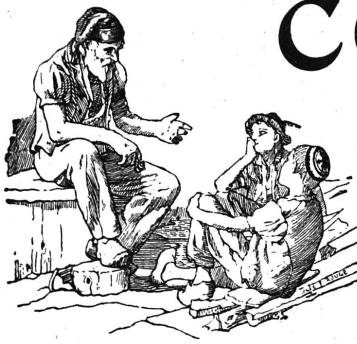
Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Der chaibe Badoux !

Les Rochers de Naye, que nous n'avions pas revus depuis assez longtemps, sont vraiment restés un des plus merveilleux belvédères alpins que nous connaissons. Nous faisions cette réflexion mercredi dernier, en y admirant le lever du soleil, en compagnie d'une centaine de forestiers de Suisse. Et nous jouissions d'autant plus vivement de ce spectacle que, grâce au chemin de fer, nous étions arrivés au sommet frais et dispos. Oui, alpinistes, mes frères, il arrive un moment, hélas ! où l'on ne peste plus contre les voies ferrées à la montagne, où l'on se félicite même d'en rencontrer dont le tracé soit pareil à celui du Glion-Naye, c'est-à-dire où l'on puisse voir le paysage sous ses aspects les plus divers. Mais ce n'est pas de la classique sommité de Montreux que nous voulions vous parler; elle est trop connue des lecteurs du *Conteur vaudois*.

Les parages du col de Chaudé, d'Aveneyre et de la Joux-Verte leur sont peut-être moins familiers. De Villeneuve ou du village fribourgeois d'Allières, on gagne sans difficulté aucun le col de Chaudé, d'abord par une bonne petite route, puis par un chemin muletier. Mais du jardin alpin de Naye, la promenade est moins aisée pour qui n'a pas le pied montagnard. On se trouve constamment sur des pentes de gazon si roides qu'elles semblent tomber tout droit dans l'abîme, sur des pentes où un soupçon de piste apparaît et disparaît alternativement, sur des pentes enfin où les souliers mal ferrés ont le vertige et où le gendre le plus féroce n'aurait même pas le cœur de promener sa belle-mère !

C'est par cette voie pittoresque que l'aimable forestier de l'arrondissement de Vevey, M. Badoux, qui était le chef de course, se proposait de faire passer ses collègues de la Société suisse des forestiers, et les dames qui les accompagnaient. Deux ou trois des sociétaires seuls savaient à quoi s'en tenir sur les « agréments » de ces parages; aussi s'étaient-ils équipés en conséquence. La plupart des autres, malgré les avertissements qu'ils avaient reçus la veille, étaient venus avec leurs bottines de ville. « Au nom du ciel, faites-y planter quelques gros clous par le portier de l'hôtel de Naye ! leur avait encore recommandé, le matin même, M. Badoux, un peu inquiet de tant d'insouciance ou plutôt de la confiance inébranlable qu'il inspirait à son entourage.

Le malheur est que le portier de Naye ne ferre pas la chaussure. Ouvrir et fermer l'huis, éveiller les voyageurs qui tiennent à voir les doigts de rose de l'aurore, empêcher les pourboires, cirer les bottes, passe encore ! mais y ficher des pointes, jamais ! On sait ce qu'on se doit, Himmelkreuzdonnerwetterparapluie ! Ce même souci de la dignité, nous l'avions rencontré il y a huit jours chez un marchand d'escaarpins de Domo-d'Ossola : « Ferrer vos souliers, nous dit-il en nous toisant du haut de sa grandeur, ferrer vos souliers ? pour qui me

prenez-vous ? Allez chez un savetier, monsieur, vous en trouverez tant que vous voudrez ! »

Les cent excursionnistes s'engagèrent donc avec leurs seuls moyens sur les rampes traîtresses. Les yeux encore pleins du vif coloris des fleurs dont regorgent les rocailles du jardin La Rambertia, ils descendaient les premiers pas en souriant, en fredonnant gaîment quelque air de Dalcroze ou de Doret. Un drapeau fédéral, porté par un garde-forets, indiquait la direction à suivre, tandis qu'une autre petite bannière, aux couleurs vaudoises celle-ci et qui flottait à l'arrière-garde, suivait les retardataires. Bientôt, cependant, les chants cessèrent et la distance entre les deux drapeaux se fit toujours plus grande. Les talons vifs de clous commençaient à hésiter. « Courage ! s'écriait M. Badoux, c'est ici le point le plus maïsé de l'itinéraire ; le reste ira comme sur des roulettes ! » A ces paroles, prononcées sur le ton d'une réconfortante assurance, les craintifs se ressaisirent, la queue de la colonne rejoignit le centre et celui-ci retrouva la tête. Comment défaillir au reste en voyant l'infatigable chef de course courir de l'un à l'autre avec une hésitation d'oiseau et sans autre appui qu'un parapluie dont il ne se servait même pas en guise de bâton ! Comment ne pas continuer d'avancer, quand de jeunes dames et des forestiers septuagénaires donnaient l'exemple de l'intrépidité ! Ainsi que le déclara plus tard un des sociétaires qui n'est pas précisément alpiniste, la présence du beau sexe empêcha la virilité masculine de capituler.

Cette virilité ne sombra pas, mais l'épreuve fut rude. Songez que la longue caravane comptait des messieurs légèrement bedonnants, qui s'étaient couchés à une heure du matin et levés déjà à trois, après une soirée au Kursaal de Montreux, où les crus généreux avaient coulé à flots. Ils manquaient un peu d'entraînement et ils avaient beau ne cheminer qu'en chemise et en pantalon, la sueur ruisselait de leur front comme l'eau sur la roche du Seex que Pllau, au-dessus de Clarens.

On arriva à un endroit où il semble que la montagne va piquer une tête dans la Tinière. De sentier, plus trace. Il faut sauter d'une motte de gazon à l'autre, le corps légèrement renversé en arrière, afin de ne pas être emporté par l'élan. Simple jeu pour des montagnards ou pour des touristes équipés normalement; pour les autres, corvée atroce.

— Est-ce que cette sale descente va durer longtemps ? fit l'un de mes voisins en s'épongeant le crâne avec rage.

— Je commence à en avoir plein le dos et les jarrets ! murmura un autre.

— Ce diable de Badoux aurait-il voulu se payer notre tête ?

— Ja, der chaibe Badoux ! s'écria un confédéré des bords de la Limmat en partant d'un bon rire qui secouait toute sa corpulente personne.

— Mesdames et messieurs, proclama la voix claire du chef de course, c'est bien ici le moment le plus fatigant de la journée; mais nous

sommes au bout de nos tribulations. Ce point gris que vous voyez à vos pieds, c'est le chalet de Raffevex, à quelques pas du col de Chaudé. Nous y serons dans cinq minutes et, de là, un amour de chemin vous hissera au Pré d'Aveneyre et au pâturage d'Ayerne, aussi commodément qu'un ascenseur d'hôtel. En avant donc et serrons les rangs !

Le moyen de ne pas avancer avec un chef pareil ! On dévale donc avec un regain de courage jusqu'à une côte coupée d'une de ces étroites terrasses où les montagnards empilent leurs meules de foin. Mais quels efforts de la cheville et du jarret avant de gagner ce précieux reposoir, et que de jurons étouffés, de peur toujours de trahir le prestige masculin devant les dames ! Si glissante est la pente que le chef de course lui-même s'accorde le luxe d'un faux-pas. Croyant qu'il va choir, le jovial Zurichois ne se sent pas d'aise : « Hi, hi, hi ! la bonne farce, si ce tonnerre de Badoux pouvait rouler un peu sur sa belle pelouse ! »

— Cette fois-ci, mesdames et messieurs, c'en est réellement fini de nos peines, car le plus terrible était précisément de descendre cette dernière rampe.

Devenue un peu sceptique, la caravane hale-tante considère le paysage sans mot dire. L'aspect des lieux la réconforte cependant. Elle a atteint un sentier, un bon petit sentier qui n'a plus rien d'hypothétique et qui conduit presque horizontalement au chalet de Raffevex. L'entraînement et la gaité reviennent peu à peu.

— Y a-t-il une brasserie à votre chalet ?

— Je donnerais bien cent sous pour un bock !

— Et moi dix francs pour un boutillon de nouveau !

A défaut de petit blanc et de blonde bière, on s'attaque à la fontaine rustique, à deux pas du chalet. Si elle n'a pas tarie après le départ des forestiers, rien au monde ne l'empêchera de couler.

De ce point aux vallons de l'Hongrin et de l'Eau-Froide, par le Perthe d'Aveneyre, c'est, ainsi que le disait le chef de course, une promenade délicieuse. N'empêche qu'en arrivant au chalet modèle d'Ayerne, la caravane éprouva le besoin de se remettre le plus complètement possible des émotions de la matinée, et que jamais touristes affamés et altérés ne firent autant honneur au plus succulent des dîners champêtres. Et le plus heureux de tous, en voyant l'allégresse générale, c'était encore, comme le fit remarquer son ami de Zurich, c'était *der chaibe Badoux !*

V. F.

Que les temps sont changés !

On a souvent et avec raison reproché au roman et au théâtre modernes de se complaire en de macabres sujets : crimes, suicides, maladies, etc.

Cette tendance n'est toutefois pas très nouvelle. Il y a quarante ans déjà qu'elle donnait au spirituel Monselet l'occasion d'un joli mot.

Le poète Baudelaire récita un soir, à Monselet, une de ses œuvres : *Le voyage à Cythère*:

Quelle est cette île triste et noire ? — C'est Cythère. Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons.

Il était assis dans un fauteuil et récitat, les yeux baissés, articulant distinctement chaque mot d'une voix sèche et claire. Quand il en fut venu à ce vers dans la description qu'il fait du pendu de Cythère :

Les intestins pesants lui coulaient sur les cuisses. Il vit que M. Monselet était mal à l'aise, et il lui demanda d'un air étonné :

— Et qu'eussiez-vous mis à la place ?

— Une rose, répondit M. Monselet.

Et le critique ajouta : « Ce que c'est que le monde ! Au temps jadis on plaisait avec des amours et des baisers. Voyez Dorat. Maintenant on nous charme avec des maladies et des crimes. »

La mort a du bon.

MÉDITATION CANICULAIRE

Je ne sais quelle fâcheuse rencontre m'a mis aujourd'hui en tête des idées fantasques et un brin macabres. Parlons de la mort, voulez-vous. Oh ! ne frissonnez pas, car je m'empresse de laisser de côté la mort des ministères, celle de la Douma et celle des espérances de tel ou tel candidat resté sur le carreau : c'est bien trop triste. Parlons de la mort toute simple, de celle qui nous attend tous, vous, moi et les autres.

Laissez-moi vous dire tout le bien que j'en pense, de la mort, que trop souvent l'on dénigre injustement.

Eh bien ! oui, la mort a du bon ; elle rend souvent des services dont, semble-t-il, on méconnaît trop le prix. Oh ! mais notre ingratitudo ne la lasse point ! Elle poursuit sa tâche sans faiblesse.

D'abord, au moribond qui se tord sur son lit de souffrances, sans espoir de guérison, ne donne-t-elle pas le bon sommeil sans fièvre et sans douleurs, que n'ont pu lui procurer tous les calmants inventés par les disciples d'Hippocrate ? Et le médecin aussi, à bout de ressources et d'arguments devant ce patient obstiné, en dépit ou à cause de ses drogues, à lorgner l'autre monde, n'éprouve-t-il pas un certain soulagement en voyant la mort l'affranchir d'un souci auquel sa science n'avait plus rien à opposer ?

Et l'homme, que poursuit la meute criante des créanciers, trouve dans la mort le meilleur moyen de les distancer. Entre eux et lui, elle creuse un abîme devant lequel s'arrêtent les plus hargneux et les plus intrépides.

Chez les époux qu'une indomptable incompatibilité d'humours conduit, malgré eux, aux aménités de langage et aux arguments frappants, le départ, pour un monde meilleur, de l'un des incompatibles est une solution toute naturelle, plus naturelle cent fois que le divorce, moyen tracassier et coûteux. Et puis, le survivant peut alors porter bien en évidence le deuil de l'« être cher ». Et, pour la femme particulièrement, cette innocente parade de désolation est une invite à de nouvelles épousailles.

Tel grand homme parvenu au faîte des honneurs, au sommet de l'échelle et qui voit, bien malgré lui, son étoile pâlir, dut à une mort opportune de passer à la postérité avec toute sa gloire. Que la terrible visiteuse se fût attardée quelque peu, et elle n'eût plus trouvé qu'un simple « pékin » chez cet immortel dont la vie avait fait tant de bruit !

Le chansonnier n'a-t-il pas dit :

— Mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

Donc, vous qui avez l'heure ou le malheur de vous trouver dans un des cas que je cite, ou dans tout autre semblable, ne regardez point la mort de si mauvais œil. Je vous le disais : la mort a du bon.

Pour moi qui, grâces aux dieux, ne suis ni moribond, ni médecin, qui n'ai que quelques créanciers patients, pas d'épouse acariâtre et moins encore de gloire à sauver de l'oubli, mais qui sais compatis aux misères des autres, je vous le dis en toute franchise, une fois le moment venu de « passer », si cela peut vous être agréable, je vous céderai volontiers mon rang. Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde, même si l'on ne doit pas être payé de retour.

H. B.

La belle nature, fi donc !

Dès nos jours, on se promène beaucoup ; si ce n'est plus à pied, c'est en chemin de fer, en vélo, en auto, voire même en ballon. On ne sait plus rester en place. Nous sommes des gens en l'air. Il n'en fut pas toujours ainsi, en notre pays. Voici, à ce propos, ce que dit M. Eugène Mottaz, dans une peinture du *Pays de Vaud au siècle passé*, publiée, il y a quelques années, par la *Revue du Dimanche* :

On se promenait très peu. Dans la seconde moitié du siècle passé, l'influence des modes anglaises se faisant sentir de plus en plus, tout cela changea un peu et lorsque le célèbre médecin genevois Tronchin l'eut conseillé, on commença à faire des promenades, non pas pour respirer l'air vivifiant, non pas pour admirer les rives de nos lacs, mais parce que cela était de bon ton. Cela s'appelait *Tronchiner*.

« Les dames de St-François sont parties à trois heures après-midi, écrivait en 1757 une demoiselle de Lausanne à Mme Clavel de Brenles* ; elles ont été chercher de l'ombre apparemment dans quelque bosquet, sous quelques arbres touffus, peut-être sous quelque berceau de jasmin et de chèvrefeuille ; que vous vous trompez ! Cela serait beau, vraiment, que des dames de la ville allassent sans façon s'asseoir sur l'herbe, qu'elles écoutassent chanter les oiseaux, qu'elles entendissent murmurer les ruisseaux ; ne voudriez-vous pas qu'elles admirassent la belle nature ? Mettez-vous à la raison, ma chère madame, et comprenez une fois pour toutes que cela n'est pas d'usage et d'ailleurs d'aucune convenance. »

Pour dix. — Dans une fête champêtre, un gamin s'approche de la bascule.

— Combien, m'sieu, pour se peser ?

— Vingt centimes.

— C'est que j'ai que dix.

— Je regrette ; c'est vingt centimes.

Le gamin s'éloigne, tout déconfit. Il revient soudain : « Eh bien, m'sieu, ça fait rien, pesez-moi tout de même ; vous ne m'indiquerez que la moitié de mon poids. »

Accord. — Au restaurant. Un client chauve règle sa consommation.

— Garçon, j'ai une tête de veau.

— Parfaitement, monsieur.

Bah ! — On parlait du talent que possèdent certaines personnes d'imiter à s'y méprendre le cri des animaux.

— Tout cela n'est rien, dit quelqu'un, moi, j'ai un ami, lorsqu'il imite le chant du coq...

— Eh bien ?

— Eh bien ?... Eh bien,... le soleil se lève.

* Mme Clavel de Brenles demeurait alors au petit château d'Ussières près de Corcelles-le-Jorat.

Po fêre déguierpi le rat d'on ottô.

S TASSE sè passâve on décando lo tantoût, lài a dza on par d'azot ; po vo dere ào justo quand, vo mè trâira on get que porrâ pas lo vo dere, crâio que l'è l'annâie que lo valet à Muliet l'a coumenii. Ora, comptâde.

St décando lo tantoût ein avâi on par que bêvessant ào cabaret de couounâa tsi la vèva à Tiennon. (Lè z'u morta cllia vèva.) A la trâbllia dè coûte la fenitra lài avâi Dzaquie lo cordagni, avoué son fordâi tot eimpâdenâ, que fiffave on déci de mèlliâ ; vè la porta, lo bossi, que l'ètai vegnâ payî dau reprin, bêvessâi on demi avoué lo bolondzî ; et pu... atteinde-vo vâi que m'ein rappelo !... à la trâbllia vè la trioula, vo sède, cllia segnoule que sè mettant à djvu quand on lau z'accoût dedein onna pîce de dhî centimes, lài avâi monsû Mota, lo protiureu, et Davi à Djabram, que l'avant z'u prâo su oquie à fère einseimblie, câ clli Davi sè fasâi payî tot pè lè lois ; — et pu, à la trâbllia dau fornêt, Muliet, oï Muliet, avoué son gros tsapî panama et sa grocha barba rossetta ; ie bêvessâi on verratson de li. Clli Muliet l'avâi z'ao z'u ètai dein la drudze ma s'etâi laissi rondzî pè lè protiureu et, ora, sè pas pf se lài restâve onna bouna tsemise, tot cein que l'avâi l'ètai, quemet on dit, « l'allâ, lo venî et lo pètâ franc », assebin ie valiâi mau à monsû Mota.

— Crâio que le temps va tsandzî, on porrâi avâi la plliodze, so fa dinse Djabram, lo baromètre l'è tot avau ; du l'annâie que mon père è mîr, l'è jamé vu asse bas.

— Oï, l'è tot avau, so repond monsû Mota, i'è mé douleu que mè fant souffri qu'on diâblio vouâ. Lài a dâi momeint que mè cheinto tot râipau.

— No sein à la plliodze, fâ lo bossi ; tsi no lài a lè rat que fant on trafi de la metsance, l'è marqua de pou teimps. Cllia vaunèze de rat, on sa pas quemet lè destruire !

— Lo meillâo l'è oncora onna trappa ; on bon lan, on gros caron dessu, on bocon de tracilieta avoué de la tomma et quand lo rat vint... crâ... dit lo cordagni, l'è acrasâ.

— Mè, fâ lo bolondzî, ie mèlliéri on bocon de farna et de tsau, on ein met dein on ècouella iô ie vant. S'en medzant, l'an l'estoma que lau z'ècliétiè quemet onna pronma quand pliâo.

— Sâ-to pas einclioure on tsat dein ton galatâ, que repond lo protiureu, lè rat lài voliant pas restâ.

— Lo meillâo l'è oncora cein : on ein accrouste ion ein via, on lài crâive lo veintro avoué onna trein, ie fâ adan dâi bramâie de la metsance : lè z'autro l'ant pouâre et ie déguierpant, fâ Davi.

— Et tè, Muliet, que dit lo protiureu, te tourde que ton brulot sein àovri lo mor, que faut feire po cllia bîte ?

Et Muliet, que l'avâi zu son tsedau barrâ pè monsû Mota, tré son chètse-moqua, crêtsche on bocon et lài repond :

— Lâi a rein de pllie facilo : lài a qu'à lài einclioure on protiureu. Lè rat, que fant rein que de rondzî, quand verrant on protiureu sè démaufler que lài a binstout pe rein à dépelhi et vant fôtre lo camp de clli l'ottô tant que portant èteindre !

Lo protiureu risâi... dzauno.

MARC A LOUIS.

L'un ou l'autre. — Mais, ma tante, de quoi parlerai-je à cette dame à laquelle tu vas me présenter !

— De sa beauté.

— Et si je ne lui en trouve pas ?

— Alors, parle-lui de la laideur des autres.

Qui s'en sent s'en prend. — Deux soldats, un jour de congé, se sont attardés au cabaret. Ils ne sont pas très « fixes » pour rentrer à la caserne.